

Observations générales sur les hopitaux, suivies d'un projet d'hôpital / par M. Iberti, docteur en médecine. Avec des plans détaillés, rédigés & dessinés par M. Delannoy.

Contributors

Delannoy, François-Jacques, 1755-1835.
Iberti, M.
Royal College of Physicians of Edinburgh

Publication/Creation

A Londres : [publisher not identified], 1788.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/kh9j92he>

Provider

Royal College of Physicians Edinburgh

License and attribution

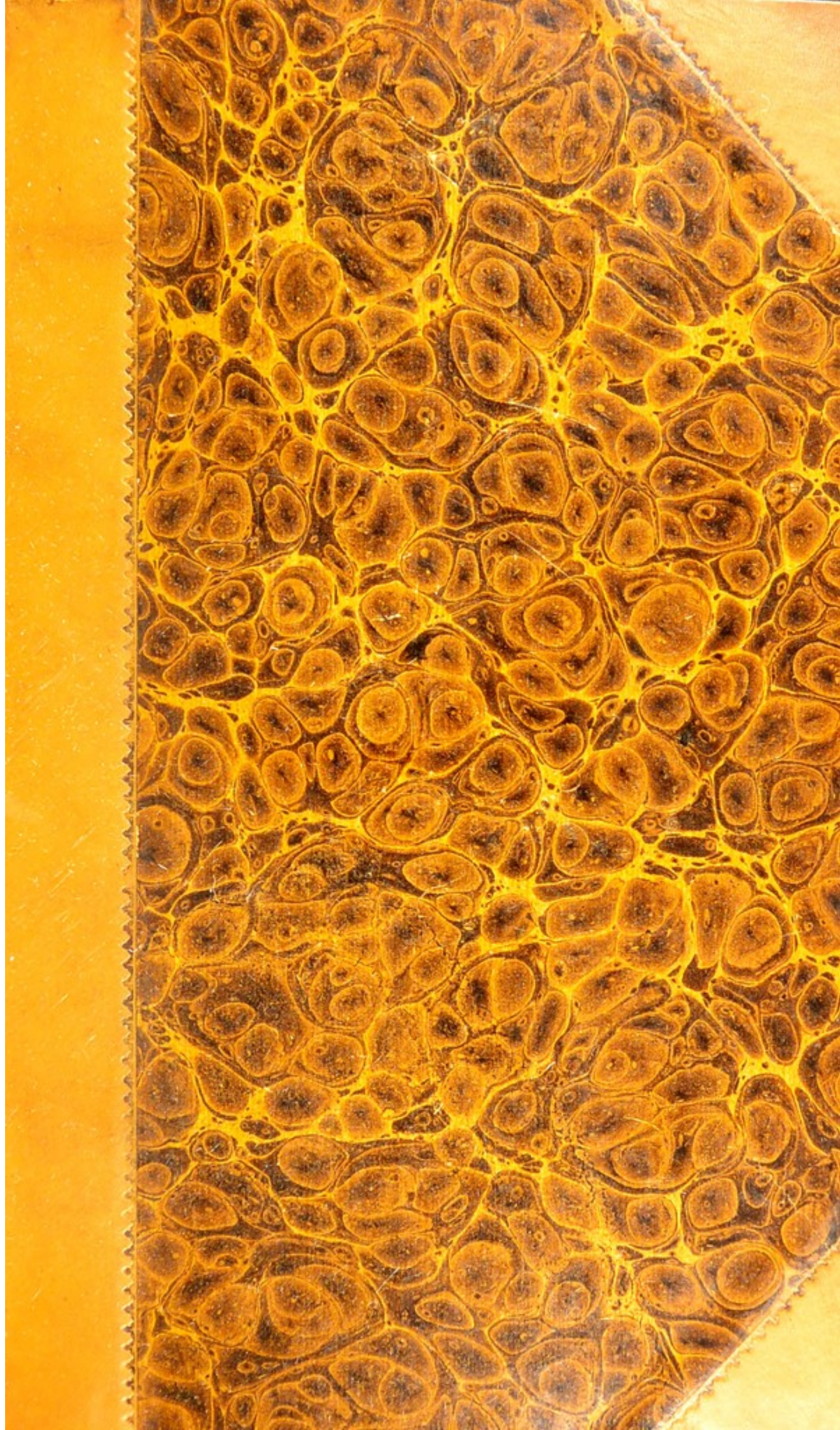
This material has been provided by This material has been provided by the Royal College of Physicians of Edinburgh. The original may be consulted at the Royal College of Physicians of Edinburgh. where the originals may be consulted.

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



H: 4: 8

R54-252



OBSERVATIONS

GÉNÉRALES

sur les HOPITALS

de la Ville de Paris

Par M. JARVIS, Docteur en Médecine

Avec des Plans de l'Hôtel, rédigés par
M. JARVIS, Architecte, et
Par M. JARVIS, Médecin

A LONDRES

1788

OBSERVATIONS

GÉNÉRALES

SUR LES HOPITAUX,

Suivies d'un Projet d'Hôpital.

JE suis né en Italie ; & dans ce pays , comme dans tous ceux que j'ai parcourus jusqu'à présent , la pratique de la médecine m'a mis à portée d'observer des abus dans le régime des hôpitaux , & des vices essentiels dans leur construction. Je n'ai été étonné ni des uns ni des autres. Pendant long-temps la charité publique a été plus active qu'éclairée ; tous ses soins étoient consacrés autrefois à entasser des secours pour les pauvres ; toute sa gloire étoit de les distribuer avec profusion ; & elle croyoit imiter ainsi la libéralité du ciel , comme si la générosité de l'homme , qui a ses bornes dans son cœur , encore plus que dans ses

A

moyens, pouvoit être comparée à la main du créateur, qui ne se ferme jamais. Cet excès de zèle entraîna nécessairement beaucoup de désordres que le progrès des lumières a rendus plus ou moins sensibles, mais contre lesquels un demi-siècle & plus de réformes n'a pas encore suffi. Ces réformes ont été plus multipliées en Italie & en Espagne que par-tout ailleurs; & s'il est, à cet égard, un autre pays que l'on doive leur comparer, c'est l'Angleterre, où les établissemens de charité ayant été formés pour la plupart dans des temps à peu près éclairés, on a eu bien moins d'abus à déraciner, & où, par conséquent, le zèle des hommes charitables a pu s'appliquer uniquement à la recherche des besoins & à la combinaison de nouveaux secours pour les pauvres.

Ce que j'ai pu observer par moi-même des hôpitaux en France, & particulièrement ce qui vient d'en être publié par des personnes très-instruites, ne me permet point de douter qu'en général les hôpitaux de ce

royaume ne soient plus mal tenus que dans presque tout le reste de l'Europe. Sans doute cet état de choses ne pouvoit durer plus long-temps au milieu d'une nation instruite ; & la protection que le gouvernement lui-même accorde à ceux qui recherchent les abus qui règnent dans les maisons de charité de la capitale, est comme un engagement sacré qu'il prend de les faire bientôt disparoître. Mais d'où vient ces abus ont-ils existé si long-temps ? Comment dans un pays où les lumières sont entassées presque à l'égal des richesses, les unes n'ont-elles pas plus servi, jusqu'à présent, à réparer un des ~~maux~~ les plus pressans de l'humanité, que les autres à le découvrir ? Comment le gouvernement a-t-il pu ne regarder les hôpitaux que comme un objet de surveillance subalterne ? Et quand il alloit jusqu'à s'occuper des plaisirs des riches, pourquoi abandonner, en quelque sorte au hasard, les besoins des pauvres, comme s'il importoit plus d'ajouter au luxe des grands, & de chercher des remèdes

contre l'ennui, que contre les maux physiques qui accablent le peuple de toutes parts.

Ce problème, tout difficile qu'il paroît, présente cependant plusieurs données pour sa solution. D'abord la foule des petits intérêts qui par-tout veillent pour le maintien des abus, une charité froide & pusillanime qui n'ose attaquer les désordres qu'elle connoît le mieux, ou ce zèle exagérateur, qui présente toujours le mal au-delà de ses véritables proportions, & dès-lors produit le découragement & fait désespérer d'y trouver un remède; enfin, & ceci est particulier à la France, ces bruyantes discussions où l'amour-propre finit toujours par se mettre à la place de l'amour du bien, & qui y font si souvent, de l'objet le plus important pour la nation, un objet de mode sur lequel on s'épuise en systèmes & en projets, dont la multitude vient ensuite accabler à la fois le public, & au lieu de l'éclairer, l'empêche de se former une opinion. Le moyen en effet de tout lire, de tout parcourir! & où fera

ensuite le temps de comparer, de réfléchir; &, d'après l'examen de toutes ces différentes idées, de choisir celles qui conduisent à des principes invariables & à des bases fixes qui puissent servir aux opérations du gouvernement?

Mais indépendamment de ces raisons qui s'appliquent plus ou moins à tout ce qui se passe en France, & qui y font manquer tant de réformes exécutées ailleurs avec facilité: une cause a dû contribuer beaucoup à retarder dans ce pays celle des hôpitaux. Ces maisons ont été fondées, pour la plupart, par des particuliers; & le même esprit qui préféda à leur établissement, le même zèle qui dirigea leurs commencemens, les a surveillées pendant plusieurs siècles, de manière à ne laisser aucun sujet d'inquiétude sur ces asyles du pauvre. Mais en les voyant ainsi sous la fauve-garde de la religion, l'on s'accoutuma à les regarder presque comme étrangers à toute autre espèce de surveillance, & l'on n'a paru s'appercevoir de cette

révolution, que l'affoiblissement de la charité chrétienne fit éprouver nécessairement aux hôpitaux, que lorsque la masse des défordres a été assez grande pour exciter des réclamations & faire solliciter des secours extraordinaires. Le gouvernement, averti alors par la voix publique, tourna enfin ses regards vers les hôpitaux; & ce n'a guère été qu'à cette époque, qu'il a paru se souvenir de ce qu'il savoit sûrement longtemps auparavant; c'est-à-dire, que les établissemens de charité doivent être un des grands objets de sa sollicitude paternelle; & que s'occuper des pauvres, est pour lui un devoir des plus importans, ou même un besoin qu'il ne sauroit manquer de satisfaire sans risque.

Parmi les différens objets auxquels la discussion relative à l'*Hôtel-Dieu* de Paris a donné lieu, on a été jusqu'à proposer celui-ci: s'il ne dépendoit pas d'une bonne administration de prévenir les maux qu'elle se contente à présent de guérir; ou, ce qui revient au même, s'il n'y a pas une espèce

de gouvernement qui puisse mettre des bornes à tous les genres de passions destructives, & dans les innombrables combinaisons des maux qui assaillent de toutes parts la vie de l'homme, proportionner toujours les secours aux besoins. Au lieu de cette question oiseuse & à laquelle il étoit trop aisé de répondre pour la proposer jamais, j'aurois mieux aimé celle-ci : les anciens peuples connurent-ils les hôpitaux tels qu'ils existent ? & quels établissemens pouvoient les remplacer chez eux ? Je ne fais si l'érudition s'est beaucoup occupée de cet objet ; mais elle n'en pouvoit choisir de plus intéressant pour ses recherches ; & les lumières qu'elle nous auroit fournies là-dessus, auroient suffi pour lui faire pardonner tant de travaux à peu près inutiles dont elle se fatigue depuis la renaissance des lettres.

Dans cette branche d'administration comme dans beaucoup d'autres, nous aurions peut-être besoin de l'exemple des anciens ; & ce ne seroit pas trop, pour

savoir ce que nous avons à faire aujourd'hui, d'être instruits de ce qui se passoit il y a quinze ou vingt siècles; témoins les doutes qui viennent de s'élever au sujet de la préférence à donner aux traitemens publics des hôpitaux sur les secours privés administrés individuellement aux malades. Beaucoup d'excellens citoyens, beaucoup d'hommes instruits, & même quelques hommes d'Etat ont paru se décider pour ces derniers. Cela pourroit prouver tout au plus la mauvaise administration reconnue de plusieurs hôpitaux: mais cette question n'en mérite pas moins d'être discutée; & elle est propre à jeter un grand jour sur la manière la plus avantageuse d'administrer en général la charité publique. (1)

(1) On entend assez généralement par charité une vertu qui, comme la générosité par exemple, suppose le sacrifice d'un intérêt personnel à un intérêt étranger. Cette acception ne me paroît point exacte. La charité, comme je l'entends ici

Dans un ouvrage publié il y a peu de temps, à Paris, je me souviens d'avoir vu le système des traitemens domestiques proposé comme le seul convenable aux pauvres. D'après les vues exclusives de l'auteur, plus d'hôpitaux, par conséquent plus de grands bâtimens à construire ou à entretenir ; & cet article seul augmenteroit de plus d'un tiers les fonds immédiatement applicables au soulagement des malades ; les grandes

& dans tout le cours de cet ouvrage, est non-seulement un devoir d'humanité, mais encore une des obligations les plus précises de la société envers quelques-uns de ses membres à qui elle doit tout quand ils ne peuvent plus rien. Je ne dis point ceci pour ôter aux gouvernemens le mérite qu'il y a à s'occuper de la charité publique ; au contraire, leur parler de leurs devoirs c'est leur montrer, sinon les seuls, au moins les titres les plus solides de leur gloire. Tout ce que je veux, c'est que le pauvre accepte, & jouisse, sans crainte d'humiliation, des secours que la charité vient lui offrir ; & pour cela il faut bien qu'il sache qu'il a des droits à ces secours.

administrations resteroient supprimées : autre avantage ; & à la place de cette multitude de chefs, de sous-ordres, d'employés de toute espèce, l'auteur substituoit un petit nombre de sœurs, & seulement un chirurgien payé pour chaque quartier. Quant aux médecins chargés de visiter les pauvres domiciliés, l'on supposoit qu'ils s'acquitteroient *gratis* de cette fonction à cause de la considération qu'on y attacheroit, des distinctions auxquelles cela pourroit les conduire, & sur-tout à cause des droits que cela leur donneroit auprès du gouvernement, aux chaires & autres places lucratives de leur art.

Assurément rien n'est plus simple en apparence que ce plan. Mais de trop grands inconvéniens y sont attachés, pour qu'il soit jamais exclusivement admis, comme son auteur l'auroit désiré. Il ne suppose que des malades domiciliés ; mais combien qui ne le sont pas ! & dans les capitales sur-tout où tant d'ouvriers de province affluent, où tant d'infortunés viennent se cacher, y

a-t-il rien de moins rare que de trouver des gens sans domicile fixe ? Des maisons publiques sont donc nécessaires pour les recevoir dans le cas de maladie.

D'après cela, un système vraiment sage & bienfaisant seroit celui qui uniroit & feroit, pour ainsi dire, aller de front les traitemens privés avec celui des hôpitaux. Par cette heureuse combinaison, l'économie & l'humanité se trouveroient également respectées ; car d'un côté, les traitemens domestiques procurant à la charité particulière des moyens de s'exercer, il resteroit moins à faire à la charité publique qui, dans ce cas, pourroit donner plus de soins aux malades des hôpitaux ; & de l'autre, ces hôpitaux subsistant toujours, on n'auroit jamais à craindre que l'affoiblissement du zèle, de la piété & de toutes les autres vertus sur lesquelles porterait principalement l'activité des traitemens privés, exposât un jour les malades à ne recevoir que des secours ou insuffisans, ou administrés avec froideur. Cette dernière

considération est de la plus grande importance ; & l'on a fort bien observé , précisément à ce sujet , que dans tous les objets d'administration , il est au moins imprudent de trop compter sur des ressources morales. Elles sont variables & précaires comme les passions dont elles dépendent : & qui ignore que tout ce que fait un bon gouvernement pour le bonheur ou le soulagement des peuples , doit porter sur des bases également solides & constantes ?

Rome a donné le premier exemple des traitemens particuliers combinés avec les traitemens publics (1). L'Angleterre l'a

(1) De temps immémorial , Rome est divisée en douze *Rioni* ou quartiers , à chacun desquels sont attachés un médecin , un chirurgien & un pharmacien , payés des deniers de la chambre apostolique. Ils doivent des soins absolument gratuits & les remèdes nécessaires à tous les pères de famille , dont le défaut d'aisance est attesté par un certificat des curés de leurs paroisses respectives. L'on pourra me citer quelques abus attachés à ce régime , mais ils sont balancés & au-delà par les

imitée; & l'on cite plus d'un hôpital dans les trois royaumes, qui a à sa charge un plus grand nombre de malades domiciliés ou *externes*, pour me servir du mot en usage pour cela, que d'*internes*. Mais ce même plan a été infiniment perfectionné à Madrid, sous les auspices du ministre d'Etat, M. le comte de *Florida-Blanca*; &, à en juger seulement par les listes publiées ces dernières années, soit des malades domiciliés, soit des hommes employés à les secourir, il est difficile de croire que l'assistance donnée à cette classe d'infortunés puisse être nulle part ni plus étendue, ni plus économique.

avantages qui en résultent; & l'on ne sauroit trop applaudir à cette charité affectueuse qui, pour ne pas priver une famille de son chef, qui, pour ne pas ôter à celui-ci la consolation d'être soigné par les siens, lui fait prodiguer chez lui des secours qu'il seroit sûr d'ailleurs de recevoir dans des hôpitaux connus en Europe par leur tenue, & au nombre de ceux où la mortalité est la moins grande.

D'immenses aumônes étoient autrefois prodiguées presque au hasard en Espagne; & l'on fait combien étoit funeste l'effet de ces distributions gratuites auxquelles de riches particuliers & des prélats, dont la piété surpassoit assurément les lumières, consacroient tous leurs biens. Ces abus ont cessé aujourd'hui; des ateliers de charité se sont élevés de toutes parts pour les pauvres valides; & par ce moyen on a satisfait, non-seulement à leurs besoins du moment, mais encore versé sur eux un bienfait à demeure en leur donnant une industrie qu'ils n'avoient pas, & avec elle peut-être des mœurs dont la paresse & le désœuvrement les éloignoient (1). Pour compléter

(1) Les ateliers de charité sont, sans contredit, une des choses dont la politique moderne doit le plus s'applaudir. Ils ont créé en quelque sorte aux pauvres les fonds destinés à les nourrir; & ils rendent ainsi utiles à l'Etat des milliers d'hommes, qui auparavant lui étoient à charge. Sous ce point de vue, l'on peut regarder comme considérablement augmentée la population de l'Espagne, à

ce système de charité, il ne manquoit plus que de tranquilliser les pauvres dans leurs

laquelle il faut encore ajouter aujourd'hui les *Jitanos* ou Bohémiens, qui, il n'y a pas encore dix ans, étoient la honte & le fardeau de ce pays, & dont la politique de M. le comte de *Florida-Blanca* vient de faire à son souverain des sujets fidèles & industrieux. Les papiers publics n'ont presque pas parlé de cette opération, tandis qu'ils nous ont entretenu pendant long-temps de l'état civil donné aux Juifs en Allemagne. Cependant ceux-ci reconnoissoient le frein des loix; ils avoient une religion qu'ils respectoient, un genre d'industrie qu'ils cultivoient avec soin; & il n'y avoit, pour ainsi dire, qu'un pas à faire pour les assimiler au reste des citoyens. Chez les *Jitanos* au contraire, rien de tout cela: répandus & errans dans toute l'Espagne, sur-tout vers le midi, ils ne vivoient que de brigandage, & infectoient tout par l'exemple de leurs mœurs corrompues. Pour les faire rentrer dans la société, l'on avoit à vaincre les dédains de cette société accoutumée à les mépriser, leur propre dépravation & leur ignorance. Tous ces obstacles ont été surmontés sans bruit, sans convulsion, presque sans efforts; & la chose

maladies , en leur assurant des secours affectueux qu'ils pussent recevoir au sein de leur famille , & même partager au besoin avec elle. Or , c'est ce qu'ont fait les traitemens domestiques.

Ce seroit ici le lieu de donner au ministre patriote , aux encouragemens duquel Madrid doit cette belle institution , les éloges qu'elle lui mérite. Mais la voix du pauvre le louera mieux que je ne pourrois faire ; & pour qui a tant de droits à la reconnaissance d'une nation entière , ce seroit trop peu des hommages d'un seul homme , quelque sincères qu'ils puissent être.

De même que des partisans des traitemens domestiques ont voulu les faire admettre à l'exclusion des hôpitaux qu'ils propoisoient de supprimer , ou au moins de subdiviser en petits hospices , il s'est trouvé aussi des personnes qui ont voulu concentrer

qui honore peut-être le plus l'auteur de cette révolution , c'est qu'il n'en ait presque pas été parlé hors de l'Espagne.

absolument

absolument la charité publique dans ces seuls hôpitaux, & pour qui il n'y a que des inconvéniens à aller porter des secours aux malades domiciliés. En vain on a voulu dire à ceux-ci que l'économie & le plus grand soulagement du pauvre étoient attachés à ce régime mixte; que pour celui qui avoit un domicile & une famille, c'étoit beaucoup de lui épargner un déplacement fatigant, souvent dangereux, & que l'assistance qu'il reçoit d'une femme, d'une mère ou de ses enfans, a un tout autre effet, à cause de la jouissance morale qui, dans ce cas, vient se joindre au soulagement physique que le traitement des hôpitaux, où il partagera avec mille autres les soins de quelques mercenaires qu'une bonne administration peut bien rendre exacts à remplir leurs devoirs, mais rarement tendres & compatissans. Ces raisons paroissent n'avoir fait sur eux que peu d'impression, & ils n'en ont pas moins rejeté tout ce qui ne tend pas à réunir dans de vastes hôpitaux tous les malades d'une grande

ville. Cependant, quelque soit à cet égard la force de leurs préventions, il ne seroit pas impossible de les convaincre ; & je crois qu'on pourroit leur exposer pour cela plus d'une considération, dont il n'a presque pas été fait mention dans les nombreux ouvrages publiés dans ces derniers temps sur tout ce qui a rapport aux hôpitaux.

Jusqu'ici la question, s'il convient ou non d'assister chez eux certains malades, n'a été traitée que sous le point de vue de l'économie qui en résulteroit, & de l'influence que pourroit avoir sur le traitement les soins d'une famille attentive, & moins malheureuse par la présence d'un de ses membres, que s'il lui avoit été arraché. Mais bien d'autres raisons se présenteront encore, quand on voudra faire attention au genre des maladies, & à la différence des traitemens qui leur conviennent. Il n'est pas de médecin qui ne se soit convaincu, en effet, qu'il en existe beaucoup dont la guérison, sinon incertaine, au moins très-longue dans les hôpitaux,

s'opère avec moins de difficulté dans la pratique privée ; & telles sont les fractures composées , celles au crâne sur-tout , & les plaies d'armes à feu , qui demandent un air constamment pur , & sans le moindre miasme morbifique. Une seconde considération est celle-ci : l'intention de la charité publique étant de soulager le plus grand nombre possible de malades , si ces malades ne sont pas dans le cas d'un prompt rétablissement , ou plutôt si leurs maux font craindre un traitement long & compliqué , l'assistance domestique doit être préférée : d'abord , parce que ces malades absorbéroient des soins , & occuperoient pendant long-temps une place qui , dans le même espace de temps , suffiroient au soulagement de plusieurs ; & ensuite , parce que dans l'état actuel de beaucoup d'hôpitaux , un séjour trop long dans ces maisons peut exposer à y contracter d'autres maladies que celles pour lesquelles on y a été admis.

Ce petit nombre d'idées est susceptible d'un très-grand développement ; je me

contente de les indiquer ici, parce que je crois que cela suffit pour fixer les incertitudes des administrateurs & des hommes charitables qui, également amis des traitemens publics & des traitemens domestiques, également portés par leur zèle à admettre, à surveiller les uns & les autres, ne se décideront jamais que par des motifs tirés de l'état des malades, & sur la probabilité qu'un traitement pourra leur convenir mieux qu'un autre.

Des considérations d'humanité, & l'obligation de venir au secours de ceux de nos semblables, que des maladies mettent dans l'impossibilité de se procurer une subsistance à laquelle tout leur donne des droits, voilà jusqu'à présent le seul point de vue sous lequel on nous a fait envisager les hôpitaux. L'on a dit aux riches : faites part à vos concitoyens infirmes d'une partie de votre superflu, ou craignez de les voir à chaque pas venir vous importuner du spectacle de leur misère. A l'homme sensible, on a représenté les besoins de son propre

cœur ; & quant à l'homme pieux , il a suffi de lui rappeler les préceptes de l'évangile. Mais d'où vient n'a-t-on jamais parlé , ni aux uns ni aux autres , de l'utilité , ou même de la nécessité des hôpitaux , en tant qu'ils contribuent plus que toute autre chose au perfectionnement de l'art de guérir , & qu'ils en éclairent presque seuls la pratique. Considérés sous ce rapport si intéressant , j'ai toujours été étonné du degré médiocre de protection que nos gouvernemens ont paru accorder quelquefois à ces établissemens , & encore plus de l'espèce d'indifférence avec laquelle la plupart des médecins se sont accoutumés à les regarder. Les premières réclamations qui se sont fait entendre à Paris , contre le régime si monstrueux de l'Hôtel-Dieu , sont parties d'un architecte ; & des personnes peu instruites ont pu croire que cet artiste avoit moins à cœur de relever les abus de cet hôpital , que les vices de sa construction ; qu'il cherchoit moins à défendre la cause de l'humanité , qu'une

occasion d'employer ses talens. Un médecin, qui le premier se feroit fait entendre dans une discussion de cette importance, auroit été au-dessus de ces soupçons ; & c'eût été pour lui un moyen de développer devant le public une vérité, qu'il est d'autant plus nécessaire de lui répéter, qu'il l'a méconnue pendant plus long-temps.

C'étoit un usage généralement adopté parmi les médecins de l'antiquité, de se faire accompagner auprès des malades par leurs disciples ; & jamais méthode d'enseignement ne fut plus profitable que celle-là. Par ce moyen, un jeune médecin, dès les premiers pas qu'il faisoit dans la carrière, s'associoit en quelque sorte à la gloire de son maître ; il jouissoit de ses succès comme de son expérience ; & , franchissant ainsi l'intervalle immense qu'il lui eût fallu parcourir sans cela dans les détours d'une pratique incertaine & routinière, il se trouvoit au moment de se montrer seul, avec un fonds considérable d'observations, un tact, pour ainsi dire, tout fait, & cette

juste confiance en soi-même , qui élève au-dessus du tâtonnement de l'empyrisme , & dispense du manège de l'intrigue , ainsi que du charlatanisme des discours. Cet usage de s'attacher au moins quelques élèves , qui a duré assez généralement parmi les médecins , jusques vers le milieu du dernier siècle , subsiste toujours en Espagne & en Italie ; & s'il falloit prouver l'utilité de cette méthode , j'oserois me citer moi-même ; & ce me seroit une occasion de parler avec autant de vérité que de reconnoissance , de ce que je dois aux maîtres qui , dans ces pays , me permirent pendant long-temps de les accompagner dans leur pratique. Mais cette source d'instruction est désormais fermée pour les trois quarts de l'Europe. Quels moyens auront donc les jeunes gens pour se former de bonne heure à la pratique de la médecine ? Je n'en vois point de plus sûrs que ceux que leur présente la fréquentation des hôpitaux , avec des médecins instruits , qui compteront au nombre de leurs devoirs ,

& parmi les titres de leur réputation , de rendre compte de leurs observations , de leurs procédés curatifs , & de bien faire saisir à leurs élèves le diagnostic des maladies qu'ils ont sous les yeux.

Ce qui a le plus contribué à établir la célébrité de l'école d'Edimbourg , & à rendre ses professeurs justement respectés dans toute l'Europe , c'est cette excellente méthode de faire étudier à leurs disciples , au lit même des malades , la marche des maladies & l'effet des remèdes prescrits ; c'est la fréquentation habituelle des hôpitaux , qu'ils ne cessent de recommander ; ce sont ces leçons *récapitulatoires* où l'on discute la méthode des traitemens employés avec les malades de la semaine , & où il n'est par rare de voir les professeurs s'accuser eux-mêmes de leurs méprises , analyser la cause de leurs erreurs , & enseigner à les éviter ; enfin , ce sont les consultations des principaux médecins de l'hôpital où les élèves sont admis & peuvent proposer leurs idées. Or , toutes ces choses , si fort

négligées ailleurs , font bien dignes d'être imitées, ou même commandées s'il le falloit, tant elles paroissent nécessaires.

Ce n'est point tout d'avoir familiarisé ainsi de bonne heure les jeunes médecins avec l'habitude d'une pratique réfléchie, & de leur avoir procuré, par des moyens aisés, ce tact, cette expérience si nécessaire dans l'exercice de leur état, & que toutes les études théoriques ne sauroient remplacer; en faisant des hôpitaux les véritables écoles de la médecine, on les rend doublement respectables aux yeux de l'humanité; & l'on intéresse au maintien du régime & à la prospérité de ces établissemens ceux même que des goûts frivoles & les distractions continuelles du luxe rendent indifférens & dédaigneux pour tous les genres d'instruction & pour les progrès des sciences, excepté peut-être pour ceux de la médecine.

Ce qui fut fait d'abord à Edimbourg, on le voit exécuté aujourd'hui dans la plupart des grands hôpitaux d'Angleterre,

dans une grande partie de l'Allemagne, & sur-tout à Vienne, dont l'hôpital doit à présent être cité comme un des mieux tenus de l'Europe. On ne peut que faire des vœux pour que cette révolution, concernant une partie vraiment essentielle de l'administration intérieure, devienne générale. D'elle seule me paroissent dépendre les progrès que l'on peut faire encore dans l'art de guérir; car, outre les études pratiques que les hôpitaux fournissent l'occasion de faire aux élèves en médecine, ce n'est guère que là que l'on peut tenter avec succès ces essais que de nouvelles observations ajoutées aux anciennes, les découvertes de la chimie moderne, celles de la botanique, enfin les bornes trop resserrées de la médecine & l'inefficacité de tous les moyens connus dans certains cas, doivent naturellement inspirer. Dans la pratique privée, environné de gens livrés aux préjugés, un médecin n'ose guère fortir des routes battues. Avec des malades d'hôpital, ils s'affranchit souvent des règles communes,

non pas qu'il respecte moins leur vie , au contraire elle lui est d'autant plus chère, qu'elle est livrée presque exclusivement à son humanité & à ses soins ; mais une surveillance assidue, leur soumission à tout ce qui leur est prescrit, & l'impossibilité où ils peuvent être mis de s'éloigner des règles strictes de la diète & du régime ; voilà, sans contredit, des avantages qu'on ne sauroit avoir, au moins à un égal degré, dans la pratique ordinaire, & qu'un habile médecin saura mettre à profit toutes les fois qu'il s'agira d'essayer quelque'un de ces procédés nouveaux, dont la théorie de son art & son expérience lui rendent le succès vraisemblable.

Les hôpitaux étant donc, sous toutes sortes de rapports, au nombre des établissemens nécessaires & dignes de la protection constante de tout bon gouvernement, il est temps enfin de leur donner ce régime & ce degré de salubrité qui présentent la plus grande probabilité de guérison pour les malades. Quant aux bases sur lesquelles

doit être assise leur administration en général, je laisse à d'autres le soin de les déterminer. Cela m'entraîneroit dans de trop longs détails relativement à l'économie & à l'ordre de ces maisons ; & quoique ces deux objets influent infiniment sur le traitement, quoiqu'il dût être d'autant plus permis à un médecin de s'en occuper, que la fréquentation des hôpitaux l'a mis à portée de connoître dans ce genre des abus qui peuvent échapper à tous les autres yeux, je crois devoir me circonscrire ici dans ce qui concerne immédiatement l'efficacité des secours à donner aux malades.

Les réformes les plus importantes à faire dans l'état actuel des choses, portent sur les bâtimens dont la disposition, en quelque forte meurtrière, outre qu'elle complique & ralentit le service, s'oppose directement au renouvellement de l'air & à l'entretien de la propreté, les deux élémens principaux, si l'on peut parler ainsi de la médecine, & les agens sous lesquels ni les soins du médecin, ni aucun remède pharmaceu-

tique ne fauroient être d'aucune utilité. Or, combien peu d'hôpitaux qui jouissent du plein air qui leur feroit nécessaire pour cela! & combien au contraire, où le défaut de courans, cause d'une stagnation habituelle, entretient toujours une forte de contagion!

Des maladies prendre naissance dans des établissemens de charité! une espèce de fièvre dangereuse emprunter son nom des lieux même où l'on va chercher la santé! cela paroît étonnant; rien en apparence de plus exagéré, & cependant rien de plus vrai: au point que le plus haut degré d'insalubrité des hôpitaux n'est point de retarder & d'empêcher la guérison des malades, mais bien de compliquer leurs maux, & d'ajouter souvent à ceux qu'ils y ont apportés d'autres plus cruels encore.

Depuis plusieurs années les gouvernemens ont tourné leurs regards vers les prisons; des mesures ont été prises pour en assainir l'air; & on a senti toute la cruauté qu'il y avoit à livrer à une infection mor-

telle des hommes , dont la loi a bien pu
 s'affurer , mais qu'elle n'a pas le droit de
 punir avant le jugement. Si cette espèce
 de réforme a été jugée nécessaire pour les
 prisons , à plus forte raison l'humanité la
 sollicite pour les hôpitaux , où le pauvre
 est venu chercher un asyle dans les bras
 de la charité , & où l'état de souffrance ,
 qui exalte sa sensibilité , rend encore plus
 funeste que par-tout ailleurs la moindre
 altération de l'air. D'après cela , que l'on
 voie à quel point il est juste & nécessaire
 de construire les hôpitaux de manière que
 l'air y ait accès de tous côtés , qu'il puisse
 en chasser , dans tous les instans & dans
 tous les points , la trop grande chaleur &
 l'humidité , & enfin qu'on puisse y entre-
 tenir des courans assez forts pour le renou-
 vellement d'un air qui , chargé de miasmes
 morbifiques , tend sans cesse à se cor-
 rompre , & peut devenir un foyer de con-
 tagion. Tout cela à la fois peut s'obtenir
 au moyen des isolemens , des expositions
 d'un hôpital , de ses distributions & de

la correspondance de ses différentes parties. Mais jusqu'à présent quels sont les architectes qui aient eu toutes ces choses en vue , & qui se soient véritablement occupés de les combiner ? Placer le plus grand nombre des malades dans le moindre espace possible , économiser par conséquent les matériaux & le terrain , voilà à quoi ils ont paru mettre tous leurs soins ; & c'est à cela qu'ils ont sacrifié la nécessité de laisser à chaque malade le plus d'espace aéré possible & une circulation libre. Je l'ai déjà dit : la charité , pendant trop long-temps a été zélée, mais véritablement ignorante. C'est elle qui provoquoit , en quelque sorte, cet encaissement de pauvres. Une de ses jouissances étoit d'en embrasser d'un seul coup-d'œil le plus grand nombre possible ; & dans des vues certainement pures, mais cruelles dans leurs effets, elle calculoit , avec une espèce d'ostentation, tous les infortunés qu'elle recevoit dans les hôpitaux , mais presque jamais ceux qui en sortoient.

Il a fallu plusieurs siècles avant de pouvoir combiner ces deux considérations, la salubrité & l'économie, avant de pouvoir les faire céder l'une à l'autre pour le bien de la chose, avant de faire en un mot que l'architecte daignât écouter le médecin quand il s'agissoit de la construction d'un édifice destiné à guérir des malades. Ce temps est enfin venu où une instruction générale répandue sur tous les ordres de la société, & beaucoup de préjugés de moins ont permis aux médecins & aux architectes de se communiquer, de s'entendre, de s'éclairer réciproquement de leurs observations; & si le projet que je présente aujourd'hui au Public pouvoit avoir quelque utilité, il prouveroit mieux qu'un autre la nécessité de ce concours de lumières.

Occupé depuis long-temps d'un ouvrage sur les différentes parties de la médecine légale, les hôpitaux avoient sur-tout fixé mon attention, & l'habitude d'observer ces établissemens auxquels j'ai été attaché
de

de bonne heure en Espagne & en Italie, m'a-
voit prouvé plus d'une fois la justesse d'une
observation que j'ai vue avancée ensuite
avec infiniment de vérité: c'est-à-dire, que
des dispositions géométriques de l'archi-
tecte dépend non-seulement le renouvelle-
ment de l'air indispensable dans un hôpital,
mais encore en grande partie sa police inté-
rieure & la régularité autant que la rapidité
du service (1). C'est d'après cela que j'avois

(1) Au milieu de ce labyrinthe de salles, de
dépôts, de dessertes dont se composent nos hô-
pitaux, où trouver des points de ralliement pour
le service? Celui-ci devient donc nécessairement
lent, pénible, souvent infidèle; & de-là des in-
convéniens sans nombre. Au contraire, avec des
formes de distribution simples & adaptées aux
besoins d'un hôpital, rien n'échappera à la sur-
veillance; d'un même coup-d'œil on embrassera
les gens de service & les malades; &, par ce
moyen, l'on fera également tranquille, & sur
l'exactitude des premiers à remplir leurs devoirs,
& sur le sort de ceux-ci, qui trop souvent dépend
de cette exactitude.

Les partis de distribution convenables à un

C

imaginé un nouveau plan d'hôpital. Mais, peut-être je ne me ferois jamais permis de le

hôpital lui sont tellement propres, ils me paroissent si exclusivement liés aux besoins de ces établissemens, que je ne conçois pas comment, à moins d'une dévastation totale, & par conséquent à moins d'une dépense qui équivaldroit à celle d'une entière reconstruction, on peut convertir un édifice, quelqu'il soit, en hôpital salubre & commode. Que l'on suppose, si l'on veut, un emplacement favorable avec tous les isolemens, tous les espacemens convenables; que l'on suppose même une masse de bâtiment suffisante, combien de sacrifices ne faudroit-il pas encore? & sur-tout que de talens de la part de l'architecte pour faire toutes les suppressions, toutes les additions, tous les raccordemens nécessaires dans un changement de destination tel que celui-ci? Tant de difficultés, dont aucune n'a pu échapper à une administration éclairée, me font presque douter qu'il ait été réellement question de faire un hôpital de l'école-militaire, comme le bruit s'en est répandu dans le public. Sans doute sur ce même terrain il seroit possible de faire un très-bel hôpital; mais, s'il faut que je l'avoue, la distribution des

rendre public , si je n'avois été encouragé & aidé par M. *Delannoy* , architecte , & ancien pensionnaire du Roi à Rome , que des observations profondes sur toutes les parties de son art , ses voyages en France , en Italie , rendoient bien propre à me donner tous les conseils dont j'avois besoin , & à qui j'ai l'obligation d'avoir rédigé , d'après les données , sans doute imparfaites , que je lui ai fournies , les différentes parties du plan dont on trouvera ici les gravures.

Ce plan pouvoit prêter sans doute à une décoration coûteuse ; & sans s'écarter sensiblement des dispositions générales & de la distribution intérieure que j'ai imaginées , il étoit possible de mettre du luxe

bâtimens actuels me paroît de toutes la moins propre à s'adapter aux besoins d'un établissement de charité ; & si ce projet venoit à se réaliser , je crois qu'on n'auroit pas rempli dans toute leur étendue les vues bienfaisantes du Roi , relativement aux hôpitaux.

dans la construction des dehors. Mais je dois commencer par rendre cette justice à M. *Delannoy*, qu'il a senti que la simplicité étoit le caractère propre de ce genre de bâtimens (1), & que dans un monument élevé par la charité publique, ce feroit

(1) C'est à la fois une justice & un éloge pour M. *Delannoy*, dans un temps où tout est sacrifié à la décoration, & où l'on étouffe, s'il est permis de parler ainsi, le caractère de tous les édifices sous le poids des ornemens. Les monumens de l'ancienne Rome, au milieu desquels je suis né, m'ont paru presque toujours offrir la convenance parfaite de leur destination avec le genre de leur décoration. Comment ne serois-je pas étonné après cela de voir dans le pays dont les architectes connoissent le mieux l'Italie, cette première règle de leur art violée par quelques-uns, au point de faire confondre des bureaux ou l'habitation d'un simple particulier avec un temple; au point d'appliquer indifféremment à tous les édifices, de mêler, de grouper de la manière la plus bizarre ce que l'architecture eut de plus recherché dans les siècles brillans de la Grèce avec les essais de son enfance ?

violer toutes les convenances que de s'éloigner de cette rigide économie qui doit toujours présider à l'emploi du bien des pauvres. Un grand avant-corps sans colonnes & simplement terminé par un fronton triangulaire dans le tympan duquel on pourra placer un bas-relief, voilà tout ce qui annonçeroit l'entrée principale de ce monument. Au rez-de-chaussée, cet avant-corps forme un vestibule, à droite & à gauche duquel sont deux escaliers également doux & bien éclairés, qui conduiront, l'un aux salles des hommes, & l'autre à celles des femmes.

Quant à la forme générale de mon hôpital, c'est un vaste bâtiment carré, divisé par des corps-de-logis, formant une croix grecque & se réunissant au centre dans une grande pièce de forme circulaire. Cette disposition, comme on voit, offre quatre cours carrées d'une assez grande dimension pour que l'air puisse circuler librement. Cet édifice n'aura qu'un rez-de-chaussée & un premier étage. Il est prouvé

qu'un plus grand nombre d'étages rend d'abord le service difficile, qu'en cas d'incendie le danger est trop grand pour les malades, & sur-tout que la ventilation dans toutes les directions n'y sauroit être établie. Le rez-de-chaussée assez élevé au-dessus du plan des cours, & d'ailleurs assez haut pour y pratiquer un entre-sol là où on le jugera nécessaire, servira au logement des chirurgiens, des médecins, des aumôniers, des sœurs, en général de toutes les personnes attachées à l'hôpital. Il contiendra les bureaux d'enregistrement, les salles de consultation, deux salles pour le traitement journalier des malades, que de légères incommodités chirurgicales, ou autres, ne permettent point d'admettre dans l'hôpital, mais qui n'en ont pas moins besoin de l'assistance de gens de l'art; la pharmacie avec ses laboratoires, la lingerie, les garde-meubles, les magasins de matelas, les dépôts des vêtemens des malades quand ils entrent dans l'hôpital; & en outre, on y placera les fous & les femmes enceintes.

Des bâtimens isolés feroient peut-être plus propres pour les uns & pour les autres ; mais ils éloigneroient trop de cette économie qu'il ne faut pas perdre de vue ; & ensuite il est aisé de prouver que le local que je leur destine fera également salubre & commode. L'accouchement, en effet, n'étant point du tout un état de maladie, mais bien une opération régulière de la nature, quelles doivent être les circonstances nécessaires du traitement des femmes en couche ? pas d'autres que d'aider la nature par des soins & un régime appropriés à la grossesse plus ou moins avancée, & à la constitution de chaque femme, de leur procurer à toutes de la tranquillité, & sur-tout un air que ne puissent venir infecter les exhalaisons qui s'élèvent des salles des malades. Tout cela se trouve réuni dans ce rez-de-chaussée que l'on pourra aérer à volonté, comme nous le verrons tout à l'heure, & où par conséquent rien ne sera plus aisé que d'éviter un degré de chaleur & une altération de

l'air , que l'on a observé dans ces derniers temps être la principale cause de fièvres puerpérales, quand elles ne sont point produites d'ailleurs par des remèdes échauffans & l'excès de régime.

La surveillance toute particulière qui est due aux fous , me fait proposer de les séparer aussi tout-à-fait des autres malades & de leur assigner une partie des rez-de-chauffée. Depuis long-temps cette partie souffrante de l'humanité a été appelée au partage des bienfaits de la charité publique, mais je ne la vois pas plus foulagée pour cela ; & l'on pourroit assurer, en général, que rien n'a été négligé comme le traitement qui convient à la folie. A la vérité, il est peu de choses en médecine qui demandent un plus grand fonds de connoissance & une pratique plus réfléchie. Ce n'est pas même assez des études ordinaires de l'art ; il faut la plus grande aptitude à observer le cœur humain, & une patience rare à interroger & suivre pas à pas le malade dans tous les degrés de sa folie.

Mais tout cela se trouve difficilement dans le même homme ; & de-là vient que l'on regarde les insensés comme rarement susceptibles de guérison , & que l'on nous a presque accoutumés à ne voir en eux que des objets de terreur & de pitié , qu'on ne se fait point scrupule de mettre en spectacle , & que l'on recommande à la commisération publique, non point par l'espoir du bien qu'on pourroit leur faire , mais par la crainte du mal qu'ils pourroient occasionner dans la société. (1)

(1) Relativement à ses soins affectueux, qui seuls pourroient, s'il étoit possible, dédommager ces infortunés de la perte de leur raison, l'on doit citer l'hôpital de *Saragosse*, un des plus considérables, & peut-être le premier en Europe où une tendre humanité ait songé à procurer aux insensés tous les secours & toutes les consolations qui sont à leur portée. L'on parle plus souvent dans le monde de l'hôpital de *Bedlam* & de celui nouvellement bâti à Vienne ; mais ne seroit-ce pas confondre le traitement des fous avec le bâtiment dans lequel ils sont renfermés ? & ici, comme en bien d'autres

Dans la nécessité d'assigner aux maladies contagieuses un département absolument séparé, je ne vois rien qui puisse leur

choses, ne nous en laisserions-nous pas imposer par l'appareil d'un luxe à peu près inutile? Je ne connois point l'hôpital des foux de *Manchester*; mais, à en juger par l'esprit qui a dirigé cette fondation & les réglemens qui en ont été publiés, je crois qu'on pourroit la proposer pour modèle. Au reste, me permettra-t-on une réflexion qui me vient au sujet des hôpitaux d'Angleterre, où l'on traite les foux? Les listes que ces maisons rendent publiques, portent souvent à deux sur quatre, ou même sur trois le nombre de ceux qui en sortent guéris. C'est plus, infiniment plus sans contredit, qu'on n'en peut dire de tous les autres établissemens de ce genre en Europe; mais cette différence ne viendrait-elle pas un peu de ce que, vu cette teinte plus ou moins forte d'originalité, cette bizarrerie de mœurs & de langage qui, en Angleterre, accompagne souvent la droiture de l'esprit & la plus grande énergie de caractère, il est peut-être plus difficile qu'ailleurs de fixer la limite précise qui sépare une raison parfaitement saine, de celle qui a commencé à

convenir autant qu'une partie du rez-de-chauffée. Ces malades, que je suppose ici en petit nombre, auront chacun une chambre à part, & cette précaution me paroît indispensable quand il s'agit de prévenir une épidémie. Si cette épidémie s'étoit déclarée, si les malades par conséquent étoient en grand nombre, on leur destinera alors une salle ou plus, comme je l'indiquerai dans la suite. L'étendue de ce rez-de-chauffée étant évidemment assez considérable, on pourra y placer encore, toujours dans des salles particulières, les étiques & les hydrophobes.

On peut observer dans le plan que le rez-de-chauffée est partagé en deux par un large corridor éclairé dans toute sa longueur, tantôt par les croisées extérieures du bâtiment, tantôt par celles de la cour, souvent par les deux à la fois, suivant qu'il

s'altérer? Ceci est un simple doute; c'est une objection que je me fais à moi-même, & à laquelle on voudra bien peut-être me répondre.

a été nécessaire de couper & d'interrompre les falles ; en sorte qu'on aura une masse d'air assez considérable , non-seulement pour aérer ce corridor , mais encore pour pouvoir , au moyen d'ouvertures pratiquées de distance en distance au milieu des voûtes , diriger dans les falles des malades , placées immédiatement au-dessus des courans qui les balaieront de bas en haut , ainsi que nous allons le voir tout à l'heure. (1)

(1) Immédiatement au-dessus de ces ouvertures , seront placées dans les falles des malades , au premier étage , des espèces de piédestaux vides , lesquels , étant à hauteur d'appui & recouverts en marbre , formeront comme autant de tables & serviront aux usages ordinaires. Les faces de ces piédestaux quadrangulaires seront fermées par des plaques ou espèce de volets de métal , tous criblés de très-petits trous au travers desquels l'air se tamisera. Quand cela sera jugé nécessaire , on pourra intercepter cette issue à l'air , par le moyen de petits volets en bois.

Outre ces ouvertures du milieu de la voûte des rez-de-chaussée , l'on en pratiquera d'autres dans

Quant à ces salles des malades qui occupent le premier étage, elles sont distribuées de la manière suivante : Les murs de face s'élèvent de toute leur hauteur, & reçoivent la retombée d'une voûte percée à des distances convenables par des lanternes, ou simplement par des ouvertures servant de ventilateurs. L'usage de ces lanternes, & je pourrois dire leur nécessité, s'annonce d'elle-même. Elles faciliteront la sortie des vapeurs méphitiques que les courans inférieurs tendent sans cesse à amonceler vers la partie supérieure des salles, où elles resteroient stagnantes si on n'avoit soin de leur ménager des issues.

Parallèlement aux murs de face, & à une certaine distance de ces murs, une légère cloison s'élèvera au-dessus de la

les reins de cette même voûte. Celles-ci auront une issue dans les alcoves, précisément sous chaque lit ; & ordinairement fermées, on ne les ouvrira que lorsque le malade auroit quitté son alcove, afin d'en renouveler l'air avec plus de soins.

hauteur des croisées inférieures dans les salles des malades, & servira à fermer, de côté & d'autre un corridor destiné principalement au service des garde-robes. M. Poyet, dans son projet d'hôpital, avoit proposé aussi un corridor derrière les lits des malades; & cette idée n'a pas été approuvée par les commissaires de l'académie des sciences de Paris, chargés de l'examen de ce projet. Mais d'abord les corridors de M. Poyet n'étoient point recouverts; ce n'étoit que des espèces de couloirs qui devoient seulement masquer les garde-robes, & qui n'auroient point empêché leur odeur de pénétrer dans les salles. Les miens n'auront point cet inconvénient; & leur petit plancher au-dessus des croisées basses isolera, non-seulement les corridors, mais il servira encore comme de galerie dans l'intérieur des salles pour ouvrir, fermer, réparer les croisées cintrées qui les éclairent.

La seconde objection de l'académie contre les corridors, c'est-à-dire, l'aug-

mentation considérable de frais qui en résulteroit par la nécessité de n'employer que des bois d'une très-grande portée, & par conséquent fort chers, ne porte en aucune manière sur mon projet, puisque je propose, au lieu de planchers, des voûtes, lesquelles même, n'ayant rien à soutenir au-dessus du premier étage, seront légères & peu coûteuses.

Pour le troisième inconvénient que les commissaires de l'académie trouvoient dans les corridors de M. Poyet, je crois également l'avoir évité. Au moyen, en effet, de portes battantes, placées de distance en distance, qui s'ouvriront à la moindre impulsion & se fermeront d'elles-mêmes, pour que les gens de service n'aient point à s'arrêter à chaque pas, je prévient ces courans glaciaux que les académiciens jugeoient pouvoir être mortels pour les malades quand ils vont à la garde-robe. Ces portes étant toutes formées par une espèce de tissu ou canevas en fil de fer, au travers duquel l'air viendrait se tamiser,

l'activité de la circulation n'en feroit pas pour cela plus interrompue dans les corridors (1). Mais je suis loin de penser que ces légers courans puissent être nuisibles ; & j'observerai à ce sujet, que rien ne me paroît moins fondé que l'espèce de réserve, ou même la crainte avec laquelle on se permet quelquefois, dans la pratique ordinaire, de faire quitter aux malades la température de leur lit. A la vérité, il est des cas où il sera nécessaire de faire rouler la garde-robe jusqu'auprès du lit des malades (2); mais, en général, il n'y aura point de risque à les faire lever & passer dans le corridor, quand leurs forces le leur permettront : premièrement, parce qu'une

(1) La porte de communication de chaque alcove avec le corridor sera pleine, & elle fermera bien exactement, afin que les émanations des garde-robes n'y trouvent point de passage.

(2) Ces garde-robes seront toutes sur roulettes, & les tablettes en marbre, ou pierre de liais afin de pouvoir les laver toutes les fois qu'on s'en fera servi.

température

température fraîche convient au plus grand nombre de maladies ; & secondement , parce que je crois que le passage d'un air tempéré à un autre qui le feroit moins , ou même du chaud au froid , ne peut être assez généralement dangereux quand on repasse bientôt du froid au chaud. La transpiration alors , si elle avoit été troublée un instant , se rétablit aussi-tôt comme auparavant , & avec d'autant plus de facilité , qu'elle est aidée par la légère secousse que vient d'éprouver le corps du malade en se levant.

Quoi qu'il en soit de cette discussion , & quand on pourroit prouver que ces cas ne sont pas rares où il ne doit pas être permis aux malades de passer dans les corridors , l'utilité de ces passages n'en seroit pas moins évidente ; c'est par-là que l'on enleveroit les morts , que l'on transporterait les paillasses & les matelas pour les aérer ou pour les changer ; par-là enfin que se feroit le service des garde-robes , par ~~des~~ hommes uniquement occupés à

aller les vider dans les latrines. (1)

Ces latrines isolées feroient surmontées, au milieu des quatre grandes cours, par quatre colonnes servant de ventilateurs, & qui, dépassant la plus grande hauteur des bâtimens, empêcheroient que leurs émanations pussent atteindre aucune de leurs parties. Les maladies qui ont souvent eu lieu dans les hôpitaux, par l'infection des latrines & le service inexact des garde-robes, me font regarder comme de la plus grande importance tout ce qui a rapport à ces deux articles. C'est pour cela que je ne faurois trop approuver l'aqueduc souterrain qui, dans le plan de M. Poyet, porteroit dans les latrines une eau courante qui le laverait continuellement. Au défaut de ce courant, les eaux pluviales, ou d'autres contenues dans des grands

(1) A l'extrémité de ces corridors se trouvent de petits escaliers qui communiqueront de toutes les parties du rez-de-chaussée avec les salles d'en haut.

bassins, seroient lâchées plusieurs fois chaque mois, & entraîneroient par leur masse les vidanges des fosses dans l'égoût souterrain qui auroit été creusé pour cela, à la plus grande distance possible de l'hôpital, &, si cela se peut, sous le vent du nord.

D'après ce qui a été dit jusqu'à présent, il est aisé de voir que les lits des malades sont adossés aux corridors, & qu'ils sont séparés l'un de l'autre par de légères cloisons assez hautes pour que les malades ne puissent pas se voir, & qu'ils s'entendent difficilement l'un l'autre. Ces deux rangées d'alcoves, dans des salles larges, bien éclairées & où tout favorise la circulation, me paroît de toutes les dispositions la plus simple & la plus avantageuse. L'hôpital de *Greenwich*, à quelques milles de Londres, offre, de même que le mien, de petites cellules ou alcoves de chaque côté des salles; & quoique ces salles n'aient pas la largeur des miennes, quoique la circulation n'y soit pas aussi active; en un mot, quoiqu'il y manque plusieurs moyens de

propreté & de commodité que je crois avoir réunis dans mon plan, ceux qui connoissent cette maison pourront se faire aisément une idée des avantages que présente cet arrangement.

Des alcoves assez larges pour pouvoir ménager deux ruelles au lit de chaque malade ; dans toutes ces alcoves une espèce de petite armoire du côté opposé à la porte qui communique avec le corridor ; une table tournante sur un pivot ; enfin toutes les couchettes en fer, & faites de manière que, par le moyen d'une manivelle, on puisse les élever vers la moitié du corps, & donner ainsi aux malades tous les degrés possibles d'inclinaison, comme cela seroit nécessaire dans plusieurs maladies (1) : voilà des choses que je crois toutes indispensables, & qu'il ne tiendrait pas à moi

(1) Rien n'est plus simple que le mécanisme de ces couchettes ; & il n'est point d'ouvrier qui ne puisse les exécuter. Je peux déjà citer un hôpital où j'ai eu le bonheur de les faire adopter ; c'est celui de Saint-Ildefonse en Espagne.

qu'on n'adoptât dans tous les hôpitaux. Quelques personnes pourront appeller cela superflu ou même luxe , & l'on voudra me rappeler peut-être à ce sujet , ce que j'ai dit moi-même de la rigide économie qui doit diriger la charité publique. Mais la première des économies , dans la construction d'un hôpital , c'est de prodiguer les secours & les commodités aux malades , afin que leurs maux ne s'y aggravent point , qu'ils y restent le moins de temps possible , & qu'ils en sortent parfaitement guéris. Un ordre invariable & une surveillance sévère qui ne perde point de vue les gens de service , & prévienne toute espèce de gaspillage , c'est encore là une véritable économie , & l'on auroit certainement tort d'appeller de ce nom des calculs d'après lesquels on sacrifieroit , à l'épargne de quelques modiques avances , le plus grand soulagement de plusieurs générations de pauvres.

Je ne crois pas inutile de répéter ici ce qu'on a dit si souvent de la cruauté qu'il

y a de faire des opérations chirurgicales dans les salles des malades , & presque sous leurs yeux. Il doit y avoir pour ces opérations des endroits où seront déposés tous les instrumens de chirurgie & qui seront éclairés par le haut. Les malades auxquels des douleurs trop vives arrachent des cris , doivent être de même séparés & portés ailleurs. En général , l'on doit éviter tout ce qui , en excitant la sensibilité des malades , trouble par conséquent la marche de la nature ; & c'est pour cela qu'outre le rideau que je crois nécessaire de mettre entre les deux cloisons de l'alcove , pour dérober au besoin au malade la vue de celui qu'il a en face de l'autre côté de la salle , je conseillerois de ne laisser entrer à la fois dans chaque salle qu'un certain nombre d'étrangers. Les propos que tiennent souvent ces visiteurs indiscrets , & le bruit qu'ils ne manquent jamais de faire , peuvent être funestes aux malades , qui , dans tous les cas , ont besoin de repos , & souvent d'un silence que rien ne vienne troubler.

Au point de réunion des quatre corps-de-logis qui viennent se couper à angles droits & au centre de la grande pièce circulaire dont il a été fait mention, sera placée au premier étage la cuisine, & immédiatement au-dessous, au rez-de-chauffée, les fourneaux de cette cuisine avec les dessertes qui en dépendent. On voit au premier coup-d'œil que cette cuisine est une imitation de celle de Florence; & certes, il n'étoit pas possible de choisir un meilleur modèle. Mon hôpital devant contenir à peu près le même nombre de malades que celui de *Sainte-Marie-Neuve*, cinq personnes suffiront donc dans l'un comme dans l'autre pour le service de la cuisine, & la consommation de bois fera aussi la même, c'est-à-dire, qu'elle n'excédera point douze pieds cubes par jour, ce qui, par comparaison avec la consommation des cuisines ordinaires, est un objet d'économie presque inconcevable.

La cuisine proprement dite, c'est-à-dire la partie du premier étage, sera formée

par un mur circulaire ouvert par des arcades que l'on fermera , si l'on veut , par des vitrages , afin d'empêcher absolument l'odeur de la cuisine de se répandre dans les salles ; une galerie circulaire les séparera & servira en même temps de communication pour passer d'une salle à l'autre. C'est au pourtour de cette galerie que seront distribués les cabinets de bains. Leur nombre sera assez grand , & l'eau chaude que le voisinage de la cuisine leur fournira , en assez grande abondance pour pouvoir administrer à la fois à tous les malades qui en auroient besoin , un remède si souvent nécessaire dans la pratique , & que jusqu'à présent le défaut d'eau & d'un emplacement convenable n'a fait ordonner qu'avec une sorte de parcimonie dans tous nos hôpitaux (1). Je conseillerois de faire

(1) L'art des bains , si perfectionné chez les anciens , n'est presque connu de nos jours que des Orientaux. Sans doute la médecine , qui en tiroit autrefois de si puissans secours , ne laisse pas

des baignoires en marbre au lieu de baignoires métalliques. Dans les bains composés, ces derniers pourroient en se décomposant altérer l'effet des remèdes. Au reste, il n'est pas besoin d'observer que l'on n'oubliera ni les machines fumigatoires, ni les douches, en un mot, rien de ce qui a rapport aux bains pris de toutes les manières & sous toutes les formes possibles.

d'ordonner encore des bains ; mais elle le fait trop rarement, & plus rarement encore sous les formes d'où dépend si souvent le succès du remède, parce que nous ne connoissons ces formes que par les relations des voyageurs. Londres n'a, à proprement parler, qu'un seul endroit où l'on puisse prendre des bains selon l'usage de l'Orient, & Paris n'en a aucun. Rien n'étant mieux prouvé cependant que l'efficacité de cette espèce de bains dans une infinité de maladies, l'on devroit en encourager l'établissement dans nos villes. Il ne s'agiroit point d'y déployer une grande magnificence, quoique ce genre de luxe en valût bien un autre. Des simples bains russes suffiroient ; & rien assurément n'est ni plus aisé, ni moins dispendieux à construire.

Entr'autres abus que l'on a reprochés à l'administration intérieure des hôpitaux, on n'a pas oublié celui de ne pas changer les draps, les couvertures & le linge de corps aussi souvent qu'il en feroit besoin, ou, ce qui est peut-être pire, de donner tout cela aux malades mal lessivé & encore humide. Il n'y a pas de doute que cela ne tienne principalement à la difficulté de se procurer des étuves ou séchoirs assez vastes pour pouvoir étendre à la fois une grande quantité de linge, & le faire sécher au moyen d'une chaleur douce & également distribuée. Dans le plan de cheminée que je propose, & au-dessous de sa voûte, sera une pièce aussi voûtée, & qui achevera de former l'élévation de la grande rotonde. Là seront les séchoirs. Ils seront échauffés par des tuyaux, lesquels partant immédiatement de la cuisine, & , servant à donner une issue à la fumée, viendront par les *pieds droits* des arcades se distribuer dans toute leur étendue.

Parmi les avantages de cette cuisine, on

peut compter aussi celui de servir de ventilateur pour une partie de l'hôpital (1). Les poëles, qui seront distribués dans toutes les salles pour y entretenir le degré de chaleur nécessaire dans l'hiver, seront encore comme autant de ventilateurs; & de plus, y procureront des bains de sable, pour tenir constamment chauds, & à la plus grande portée des malades, les bouillons, tisanes, & autres boissons qui leur auront été ordonnées.

Pour dire un mot maintenant de la classification des maladies, ou plutôt de la distribution des malades dans les différentes

(1) Je suppose, ce qui se trouve déjà pratiqué à Florence, des tuyaux qui, partant de différentes parties de l'hôpital qui avoisinent la rotonde & aboutissant, par leur extrémité inférieure, au-dessous des fourneaux de la cuisine, vont porter à ces fourneaux l'air qui sert à la combustion. Cette absorption continuelle entretiendra évidemment, dans les salles où sont les ouvertures supérieures des tuyaux, un courant & un renouvellement d'air non interrompu.

salles de mon hôpital , si l'on considère ces salles , le plan du premier étage à la main , leur ensemble forme comme quatre grands quarrés se touchant par un point qui est le centre de la cuisine. Les deux quarrés vers la façade feront entièrement pour les maladies internes, tant des hommes que des femmes. Mais ils ont un côté commun que j'assigne aux hommes ; par conséquent, des douze grandes salles dont se compose le premier étage, en voilà seulement sept d'employées jusqu'à présent : restent deux deux salles pour les hommes ; elles sont destinées aux maladies chirurgicales , ainsi que leurs correspondantes dans le quartier des femmes ; & quant à la douzième, qui fait le côté commun des deux quarrés de derrière, c'est là que je voudrois qu'on fît porter les femmes malades avant ou à la suite de leurs couches.

Les salles en équerre, destinées aux maladies chirurgicales, sont séparées par deux grandes pièces rondes, éclairées chacune par une coupole en vitrages, & par deux

grandes croisées: elles serviront pour les opérations; & conséquemment elles devront contenir, outre les différens instrumens & appareils de chirurgie, tout ce qu'il faut de linge pour les opérations, le tout renfermé dans des armoires disposées pour cela au pourtour de ces pièces.

Deux autres rotondes, de même grandeur que celles-ci, & éclairées de même, terminent les deux salles de la façade principale de l'hôpital. Leurs vastes armoires, contenant une grande quantité de linge en feront une sorte de dépôt très-nécessaire; &, si l'on considère leurs ouvertures & le poêle qui sera au milieu, ces pièces seront des ventilateurs très-actifs pour les salles qui les avoisinent.

On peut regarder, si l'on veut, comme servant aux mêmes usages, les quatre pièces qui terminent les salles formant la croix; mais celles-ci auront de plus une destination qui leur sera particulière. Ce seront des chapelles dont les autels, placés au centre, seront apperçus de toutes

les salles , & auxquelles on pourra adapter d'ailleurs une décoration convenable & tous les genres de commodités nécessaires pour notre culte.

Au reste , cet ordre de distribution des malades dont je viens de parler ici, je ne le donne point pour invariable , mais seulement comme celui qui peut & doit être habituellement observé dans mon hôpital. Si dans quelque cas il paroïssoit nécessaire d'y faire des changemens , si des circonstances extraordinaires forçoient , par exemple , d'empiéter sur le quartier des femmes pour ajouter à celui des hommes ou réciproquement (1); s'il falloit , à raison de

(1) Qu'on n'aille pas croire que , même dans ces circonstances extraordinaires , le nombre des malades admis dans l'hôpital dût être augmenté. L'on pourra les répartir différemment dans les salles , établir de nouvelles communications , ou en interrompre d'autres selon le caractère des maladies , & la disproportion entre les hommes & les femmes ; mais jamais , & dans aucun cas , les

quelques grandes épidémies, subdiviser les salles, & établir ou interrompre quelques communications, tout cela est possible dans le plan que j'ai adopté, & le service n'en seroit pas plus compliqué pour cela.

lits ne pourront être portés au-delà du nombre qui aura servi à déterminer l'étendue & la distribution des bâtimens. Passé ce nombre, il est trop clair que l'hôpital, de salubre, de commode, en un mot, d'une véritable maison de charité qu'il étoit, deviendrait, comme tant d'autres, un foyer de contagion. Plutôt que d'entasser dans les hôpitaux des malades que l'on ne sauroit guérir ainsi, que l'on prenne, dans des temps désastreux, des bâtimens sacrés & tant d'autres auxquels on ne sauroit assigner, dans les villes, une destination plus respectable; que l'on donne aux traitemens domestiques toute l'activité dont ils sont susceptibles; que l'on engage les corps religieux à se charger d'un certain nombre de malades. Les hôpitaux doivent être alors par-tout où ceux-ci respireront un air sain, & où des secours pourront être distribués sans confusion & sans méprise.

La masse principale de l'hôpital étant décrite , il ne me reste plus qu'à parler des bâtimens accessoires , dont il me paroît indispensable qu'elle soit accompagnée. Ces bâtimens feront d'abord deux maisons de convalescence , l'une à droite & l'autre à gauche , placées chacune au milieu d'un vaste terrain absolument environné d'une galerie en portique , qui , dans le mauvais temps , servira de promenoir aux malades déjà en état de se lever & d'aller prendre l'air. Une branche de cette même galerie se prolongera depuis l'hôpital jusqu'aux maisons de convalescence ; & cela est nécessaire , afin que leur communication ne soit jamais interrompue , & que les convalescens puissent recevoir à chaque instant , soit de la cuisine , soit de la pharmacie , tout ce dont ils auront besoin.

Plusieurs hôpitaux en Italie envoient leurs convalescens dans des maisons de campagne , qu'ils ont pour cela hors l'enceinte des villes ; & cet usage est infailliblement une suite des préjugés qui ont fait
 penser

penser jusqu'à présent que l'air pouvoit se
 corrompre de proche en proche, jusqu'à
 des distances considérables, & que toutes
 les précautions possibles ne pouvoient guère
 lui conserver dans le voisinage d'un hôpi-
 tal le degré de pureté qui est nécessaire
 à la convalescence. Aujourd'hui que la
 physique est éclairée des lumières de la
 chymie, & que des observations très-
 positives & très-multipliées ne nous lais-
 sent presque plus de doute sur la marche
 & la propagation des contagions ; aujour-
 d'hui que l'on fait que l'air est un vaste
 Océan où les vapeurs & les exhalaisons
 méphitiques se divisent, se décomposent
 & perdent toute leur activité, au point
 qu'il est bien prouvé qu'il n'y a point de
 danger à communiquer par l'air libre, même
 à une petite distance, jusqu'avec les endroits
 où la peste exerce ses plus grands ravages ;
 aujourd'hui, dis-je, il seroit absurde de
 craindre d'établir des maisons de conva-
 lescence à portée des hôpitaux. Par-là on
 évite un surcroît de dépense considérable ;

&, ce qui est peut-être plus essentiel, les convalescens se trouveront par-là plus près de l'œil de l'administration qui, n'ignorant pas que ce sont sur-tout les rechûtes qui sont à charge aux hôpitaux & les remplissent de maladies chroniques, longues & difficiles à guérir, veillera avec d'autant plus d'attention sur les traitemens que l'on doit aux convalescens.

Tout l'espace entre les promenoirs & les maisons de convalescence, sera coupé régulièrement par des rangées d'arbres formant des allées pour les promenades en plein air; & dans l'intervalle de ces allées, on fera des gazons, ou bien l'on plantera différentes espèces de végétaux, soit utiles, soit d'agrément. Les belles expériences de M. *Ingen-houzz* nous ont appris combien la végétation contribue à assainir l'air; & ce moyen si simple, en même temps qu'il est si agréable, ne doit pas être négligé autour des maisons de convalescence.

Aux extrémités des promenoirs, & précisément aux quatre angles de l'enceinte

extérieure de l'hôpital, on peut remarquer sur le plan quatre pavillons. Ils doivent servir pour les boulangeries, une laiterie, une tuerie, & pour une buanderie. Une mécanique fort simple, mise en jeu par un courant d'eau, & qui n'a besoin que des bras d'un seul homme, vient d'être inventée dans ces derniers temps pour les buanderies. Je l'adopterois d'autant plus volontiers, qu'elle procure une grande économie, & qu'elle n'exclut pas le service des hommes ou des femmes dans les temps de gelée.

Un jardin de plantes étant nécessaire dans un hôpital pour l'usage de la pharmacie, & en même temps pour l'instruction des élèves qui pourront venir s'y préparer à une étude plus approfondie de la botanique, je lui destine le grand espace demi-circulaire qui est derrière l'hôpital, & qui est terminé par un bâtiment servant d'amphithéâtre pour l'anatomie. Ce que j'ai déjà dit de la médecine, c'est ici le lieu de le dire de l'anatomie pour l'en-

seignement de laquelle les hôpitaux présentent de si grands avantages.

Jusqu'à présent, on n'a guère étudié dans nos amphithéâtres que cette espèce d'anatomie, qui a pour objet seulement la connoissance de la structure du corps humain. Cette étude est sans contredit essentielle ; mais pour peu qu'on y réfléchisse, on verra quels grands avantages auroit sur elle relativement aux progrès de la chirurgie, & de la médecine pratique, une *anatomie pathologique*, c'est-à-dire celle qui s'occuperoit de l'examen de produits morbifiques & de leurs rapports avec les maladies bien connues des sujets disséqués. C'est cette anatomie que le célèbre *Morgagni* se proposa de cultiver, & dont il a été un des premiers à nous faire sentir la nécessité, en publiant son traité *de sedibus morborum*. Mais qu'on ne s'y trompe point, ce grand homme nous indiqua le chemin qu'on avoit à suivre plutôt qu'il n'y marcha lui-même ; & son livre si précieux pour l'extrême

exactitude des descriptions anatomiques, si digne à tant d'égards de la réputation de son auteur, ne sauroit cependant servir de modèle relativement aux grandes vues qu'il se propofoit. Malheureusement *Morgagni* ne pratiquoit point la médecine dans l'hôpital où il faisoit ces dissections. Qu'arrivoit-il de là? c'est qu'obligé de se fier à d'autres pour l'histoire des maladies, & cette histoire se trouvant souvent imparfaite & inexacte, ou par l'ignorance des médecins, ou par un effet de leur amour-propre qui ne leur permettoit point de mettre au jour leurs erreurs, la description anatomique se trouve porter sur des bases fausses, & peut conduire par conséquent à des résultats nuisibles ceux qui, sans autre examen, prendroient *Morgagni* pour guide.

La pratique de la médecine dans l'hôpital auroit fait éviter à *Morgagni* cet écueil; alors il auroit tout tiré de lui-même, & difficilement cet habile homme se seroit trompé. D'après cette considéra-

tion, & mille autres qui pourroient servir à prouver la nécessité de cette anatomie, je voudrois donc que chacun des médecins de mon hôpital choisît parmi les malades douze sujets dont il feroit étudier & observer particulièrement les maladies à ses disciples. En cas de mort, la description de la maladie lue en plein amphithéâtre, & le cadavre ouvert, l'examen des produits morbifiques déposeroit pour ou contre le procédé des médecins. Peut-être son amour-propre en feroit quelquefois humilié; mais qu'importe si l'humanité & la science y gagnent? D'ailleurs, les gens de l'art compteront-ils pour rien d'instruire même par leurs erreurs? Ces erreurs sont nombreuses en médecine, mais il n'y a à rougir que de celles qu'on n'a pu éviter; & se reprocher les autres, c'est presque s'étonner des bornes de notre esprit & de la puissance de la nature.

Les solides désorganisés, que l'on obtiendra par le moyen de ces dissections, seront conservés pour peu que la chose

soit possible ; & on les rangera dans des armoires vitrées , disposées autour de trois galeries placées en retraite l'une au-dessus de l'autre au pourtour de l'amphithéâtre , & dans les salles latérales. Chaque pièce sera étiquetée d'une marque ou numéro correspondant à la page du livre où sera consignée l'histoire des maladies. Ces livres pouvant être consultés à chaque instant par les élèves , & les produits morbifiques étant continuellement sous leurs yeux , on conçoit quel fruit ils peuvent retirer de cette étude , & combien par conséquent il peut devenir essentiel de cultiver dans les hôpitaux cette espèce d'anatomie.

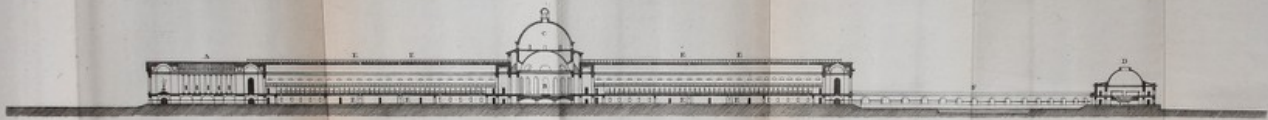
Immédiatement à côté de l'amphithéâtre où se feront les démonstrations , on construira à droite & à gauche deux petits bâtimens ; leur rez-de-chauffée servira de dépôt pour les cadavres , & le premier étage , partagé en plusieurs salles , sera destiné aux dissections. Au moyen de deux galeries qui sépareront ces bâtimens de l'amphithéâtre , un courant d'air les balaiera

dans toute leur longueur & empêchera l'odeur des salles de dissection, où l'on aura pratiqué d'ailleurs les ventilateurs nécessaires, de se porter jusqu'au lieu de la démonstration.

Voilà ce que j'avois à proposer d'idées sur un nouvel hôpital; quelques-unes se trouvent déjà réalisées; d'autres ne l'ont pas été encore; mais je ne fais si je puis dire qu'elles sont à moi, parce qu'elles ont dû venir naturellement à quiconque aura observé avec attention les hôpitaux d'Italie, d'Espagne & d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, de leur ensemble me paroît résulter un hôpital moins infalubre que la plupart de ceux que je connois; & c'est assez pour que j'aie dû le proposer. Mon projet vient peut-être un peu tard en France pour la curiosité publique. Appliquée il y a quelques mois à cet objet intéressant, le besoin de nouvelles sensations l'a portée depuis sur des choses plus ou moins dignes d'elles, mais absolument étrangères à celles-ci. Heureusement je ne
cherche

cherche point des applaudissemens ; je ne fais que remplir un des devoirs de mon état ; & le plaisir que j'y trouve , est indépendant du temps & des hommes. Si d'ailleurs mes idées peuvent avoir quelque utilité , qu'importe l'époque où je les aurai publiées ! Auroit-on à me reprocher un retard de quelques mois , quand on songe qu'il se passera peut-être encore un siècle avant que les hôpitaux aient été portés à cette perfection de régime & de construction, que réclament à la fois, au nom du pauvre , la religion & l'humanité ?

F I N.



Coupe sur la Longueur des Salles des malades
 A. Chapelle B. Cloître C. Vestibule D. Amphithéâtre E. Bibliothèque F. Archives

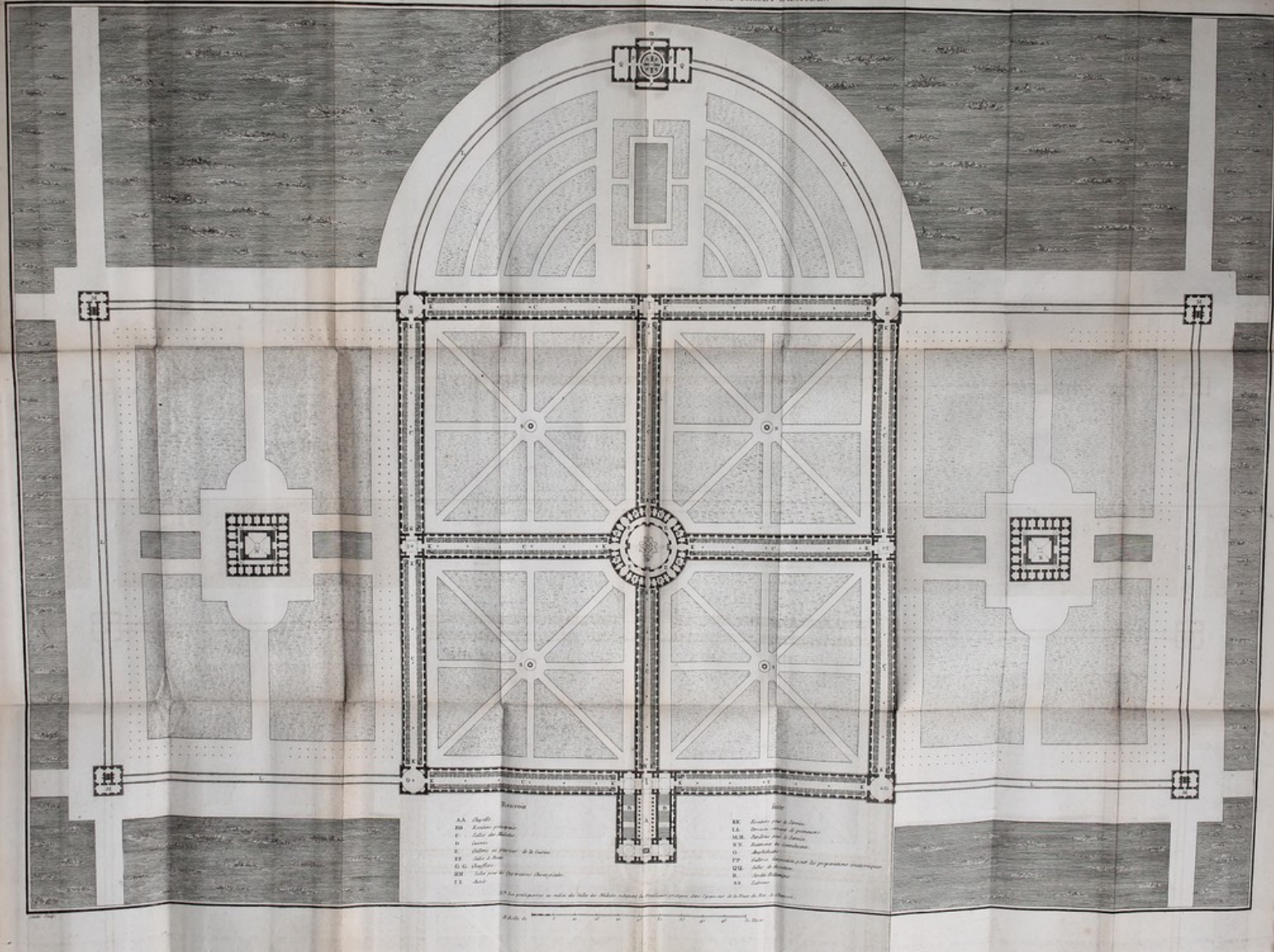


Coupe sur la Longueur des Salles des Malades
 1. Cloître 2. Vestibule 3. Amphithéâtre 4. Bibliothèque 5. Archives 6. Chapelle



Élévation de la façade du nouveau grand hôpital
 AA. Remont de la façade BB. Pavillon de la gauche par le vestibule de la cour

PLAN GENERAL DU PREMIER ETAGE D'UN NOUVEAU PROJET D'HOPITAL.



PLAN DU REZ-DE-CHAUSSEE D'UN NOUVEAU PROJET D'HOPITAL

